

Universitatea "Lucian Blaga" din Sibiu, Facultatea de Litere și Arte  
 "Lucian Blaga" University from Sibiu, Faculty of Letters and Arts

## La correspondance de Cioran ou les métamorphoses des lettres

*The correspondence of Cioran or the metamorphosis of the letters*

Our article concerns the creative valences of the correspondence of Cioran in its relationship with the creative space of the *Cahiers (Notebooks)*. We shall first study the general aspects of the exchange letter practice of Cioran and the peculiarities of the use he makes of it. Then we will focus on the study of some theoretical reflections of the writer on the process of writing a letter, as they appear, in a fragmentary way, in the *Cahiers*. The last part will be dedicated to the way in which certain fragments of letters are integrated into the creative process of the work or fragments already worked in his *Cahiers* are included in the letters that Cioran sends to his close or distant friends. The question of the self will be in the center of this issue, the reading and the writing of the letters implying a fundamental transformation of the being.

**Keywords:** Cioran, epistolary practice, letter writing, creative method, identity

**Institution's address:** Bd. Victoriei, no. 5-7, Sibiu, Romania; tel. +40 269 215556; fax.: +40 269 212707;  
 web: <http://litere.ulbsibiu.ro/cat.franceza>

**Personal e-mail:** [dumitra.baron@ulbsibiu.ro](mailto:dumitra.baron@ulbsibiu.ro)

« Écrire des lettres est une perte de temps. Mais cela vaut mieux  
 qu'aborder un 'sujet' et le traiter sérieusement. »  
 (Cioran)



L'expérience de Cioran en matière d'emploi de la correspondance pourrait se résumer dans la phrase par laquelle Jacques Derrida définit la lettre: « La lettre, l'épître (qui) n'est pas un genre mais tous les genres, la littérature même »<sup>1</sup>. Dans la mesure où pour Cioran les expériences de vie représentent de possibles matériaux d'écriture, les lettres dans lesquelles l'auteur racontera parfois les aspects les plus anodins de son existence deviendront aussi des éléments de création. Ce parcours, parfois sinueux, parfois assez simple, ne sera fait que dans le but d'une meilleure entente avec soi-même, d'une meilleure compréhension du moi, d'un regard différent que l'écrivain comptait avoir sur soi-même. Dans le tourbillon de la vie, tout est susceptible d'aider l'être à se parcourir. L'écriture des lettres correspondrait dans ce contexte à une exigence de vie et serait, comme le montre la citation donnée en épigraphe, une « perte de temps » (C, 533)<sup>2</sup>, on dirait à premier abord, un exercice futile, sans importance. Et pourtant, c'est par l'écriture des lettres, dans ces intervalles temporels apparemment perdus, que l'être peut se donner véritablement le temps de se regarder, de se parler tout en parlant aux autres, de se voir tout en lisant ce que les autres lui ont écrit. La lettre semble



correspondre aux exigences esthétiques de Cioran, la pratique d'une écriture fragmentaire, hors les systèmes ou les traités fastidieux. L'essence de la lettre se trouve définie par Cioran dans une missive envoyée le 5 septembre 1983 à Gabriel Liiceanu « elle ne doit jamais être *trop* sérieuse » (lettre no. 574, *L*, 286)<sup>3</sup>. L'apparent manque de sérieux impliquerait une certaine liberté, voire une distance par rapport à l'événement qui fait l'objet de la lettre. Des instants de vie formulés dans les lignes des lettres ou des cartes postales envoyées ou reçues, des morceaux d'expérience récupérées par la lecture des lettres des écrivains appartenant à des époques révolues, tout s'actualise dans l'espace d'écriture que Cioran ne cesse jamais d'explorer.

Notre étude sur la correspondance de Cioran sera menée en trois parties: tout d'abord, une courte réflexion sur l'expérience épistolaire de l'auteur, ensuite une analyse des réflexions qui accompagnent sa pratique épistolaire (le métadiscours est toujours présent dans le chantier de l'oeuvre à venir – représenté par ses *Cahiers*) et pour finir, une interrogation sur la façon dont les lettres deviennent des éléments de création de l'oeuvre et de l'être. L'écriture épistolaire cède souvent la place à l'écriture de soi, les récits et les témoignages présentés constituant une véritable confession épistolaire. On assiste à un glissement de l'espace de la correspondance à celui de l'oeuvre, celle-ci en étant soit l'illustration, soit le complément.

Dans l'article intitulé « Manie épistolaire », publié en octobre 1993 dans le no. 489 de *La Nouvelle revue française* (p. 40–43), Cioran définit la lettre comme une « conversation avec un absent » et il y voit « un événement majeur de la solitude ». Selon l'écrivain, la vérité sur un auteur devrait être recherchée plutôt dans sa correspondance que dans son oeuvre. La lettre serait ainsi le garant d'une authenticité majeure sur le vie de quelqu'un, l'oeuvre étant une sorte de « masque ». Cioran donne l'exemple de Nietzsche qui, dans ses livres, se situe sur la position d'un juge ou d'un prophète et pourtant, dans ses lettres, il apparaît triste, malade, abandonné: « il se plaint ». Dans *Exercices d'admiration*, Cioran continue ces réflexions sur les lettres des écrivains: les lettres de Fitzgerald n'ont rien à voir avec celles d'un homme de lettres - Cioran se demande même si elles ne sont pas les lettres d'un homme d'affaires, tandis que celles de Rilke (portant sur ses ennuis financiers) seraient trop poétiques, « exsangues et fades », « trop distinguées » (*EA*, *Œ*, 1613). Cioran les compare à celles de Dostoïevski ou de Baudelaire, qui le touchent par leur « ton suppliant, désespéré, haletant. » (*Ibid.*)

Dans le même article consacré à sa « manie épistolaire », Cioran passe en revue les grands noms du genre épistolaire français et déplore le fait que la lettre est menacée comme « genre » de nos jours, elle étant autrefois l'apanage des femmes. L'écrivain voit dans

Madame du Deffand l'un des plus « profonds » auteurs de lettres, sinon le plus grand. Sont également cités les « grands exemples »: Flaubert (dont les lettres sont toujours vivantes) et une exception, Proust (dont les lettres sont terriblement ennuyeuses et cachent la véritable image de leur auteur). Mais ce n'est pas seulement de la position d'un commentateur du genre que Cioran parle mais également de la position d'un grand amateur de lettres.

Le corpus de sa correspondance contient le résultat de ses échanges épistolaires avec sa famille, avec ses amis intimes, mais également des lettres conventionnelles et divers brouillons. Les destinataires sont, à part ses parents et son frère, Aurel, tous ces « amis lointains » comme Constantin Noica, Arșavir Acterian, Jeny Acterian, Wolf Aichelburg, Mircea Eliade, Gabriel Liiceanu, N. Tatu, B. incu, M. Vulcănescu, M. Zaprațan. À part ces correspondants, Cioran a eu un riche échange de lettres avec Samuel Beckett, Eugène Ionesco, Armel Guerne et avec ses éditeurs français et américains. À une lecture attentive de ce vaste corpus on observe l'hétérogénéité des sujets abordés: les lettres contiennent ainsi de notes et des conseils de lecture, des projets d'écriture, des commentaires relatifs à ses articles et à ses livres publiés ou en train d'être publiés, des extraits portant sur la réception de ses livres en France et à l'étranger. Ces textes sont rédigés sous la forme traditionnelle de « lettre » mais également sur des cartes postales. Une partie d'entre elles, surtout celles adressées à son frère Aurel, comportent souvent en bas de page l'écriture de sa compagne de vie, Simone Boué avec des petits voeux de sa part. C'est toujours dans les lettres que Cioran envoie à sa famille, que nous trouvons de nombreuses mentions à l'égard de l'aide que l'écrivain accorde à sa famille: des paquets contenant des vêtements, des médicaments, des livres, des revues et, bien sûr, des lettres; ainsi dans une lettre du 14 décembre 1973, Cioran s'intéresse si son frère a reçu « un paquet avec les lettres de Mme du Deffand »<sup>4</sup>. Sont également abordés des sujets qui font le récit des vacances, la description de ses états d'âme, le sort de divers amis, la nostalgie de son village natal. Le passage des sujets très ancrés dans le biographique à des aspects relatifs à l'écriture, à la lecture, aux impressions esthétiques, se fait spontanément, sans aucune entrave. Tout est là, tout s'enchaîne, tout se prête à la communication qui suppose non seulement de faire savoir aux autres les choses de sa vie, mais également de faire découvrir à soi-même des éléments importants, plus nuancés concernant son propre vécu. Les lettres de Cioran se lisent facilement, elles sont écrites toujours aux mêmes cadences et en employant la même calligraphie.

Les lettres contiennent de nombreuses réflexions sur l'une des épreuves essentielles de sa vie: le changement de langue. Cette expérience a introduit

une cassure brutale et définitive dans sa vie, puisque changer de langue signifie renoncer à être poète, se libérer de l'exubérance et de l'effusion lyrique de sa langue maternelle; selon Cioran, écrire dans une langue étrangère c'est « se condamner à la conscience » ou « écrire une lettre d'amour avec un dictionnaire » (*Aveux et anathèmes*, Œ, 1661). Le changement de langue et le passage du temps le font changer le style de ses lettres: si dans sa jeunesse, Cioran écrivait « des lettres passionnées, injustes, agressives, ou tendres », avec le temps il est arrivé à n'écrire que des lettres « incolores » et « raisonnables » (C, 818). L'écriture en français l'aide à se maîtriser, à façonner en quelque sorte ses penchants naturels : « Si j'obéissais à mon premier mouvement, je passerais mes journées à écrire des lettres d'injures et d'adieu » (*Ecartèlement*, Œ, 1677).

Après avoir pris la décision de ne plus écrire qu'en français, Cioran s'en tient rigoureusement à cette consigne et rédige toutes ses lettres (y compris celles envoyées à son frère et à ses amis roumains) en français. Ces lettres accueillent pourtant des mots roumains, souvent des expressions « intraduisibles », qui ne passent pas en français. Quand elles sont adressées à son frère, les lettres se terminent presque toujours par la formule écrite en roumain « Cu drag... ». À part le roumain, d'autres langues surgissent au niveau de ses lettres: l'anglais, l'allemand, même le sanscrit. C'est une chose extraordinaire que de pouvoir mendier. Je n'ai pu le faire que par lettres... Quel lamentable *sannyasin* ! » (C, 459)<sup>5</sup>

Le rapport entre les lettres et les *Cahiers* de l'écrivain nous semble digne d'être évoqué, puisqu'il existe de nombreuses interférences, vu que les deux font partie des « écritures de l'intime » ou de ce que certains chercheurs appellent les écrits du « for privé ». Nous sommes devant un rapport d'interdépendance entre ces deux genres d'écritures qui correspondent toutes les deux au même domaine de l'écriture du moi: « Il semble que l'écrivain, tout particulièrement quand il est confronté à cette double pratique d'écriture, fasse curieusement fi de la destination, et du destinataire, et soit tenté de ne guère faire le départ entre les deux versants de l'écriture intime. L'autre (de la correspondance) n'est souvent alors qu'un autre utile, destinataire alibi auquel on écrit pour le plaisir de parler encore et toujours de soi, souvent confiné de plus dans son rôle de secrétaire bienveillant »<sup>6</sup>.

Les *Cahiers* de Cioran contiennent plusieurs références aux lettres reçues, celles qui comptaient le plus aux yeux de l'auteur. On peut y lire des fragments extrêmement intéressants comme celui où Cioran restitue un morceau d'une lettre de Constantin Noica, qui est continué par une réflexion sur la traduction, plutôt l'introduction d'un syntagme roumain: « Dinu Noica m'écrit très justement que mes 'Nouveaux dieux', c'est ma position d'il y a trente ans mais

retournée, renversée. Et il me cite un mot que j'avais dit à l'époque: 'J'envie Jésus, car il a réussi un grand coup dans l'Histoire.' L'expression roumaine: *a dat lovitura* a une nuance vulgaire qu'il n'est pas facile de rendre en français. » (C, 717)

Dans les *Cahiers*, on voit s'esquisser, toujours d'une façon non-systématisée, une théorie de l'épistolarité. Cioran fait des mentions concernant la typologie des lettres: on peut ainsi distinguer entre les lettres « littéraires » (C, 962) et les lettres « conventionnelles » comme les lettres de « remerciements ou de félicitations » (extrêmement difficiles à écrire) (C, 195) ou les lettres de refus (C, 483). Ses impressions de lecture sont également inscrites: il s'agit des lettres de divers auteurs et des lettres de ses amis; la correspondance de Hegel lui provoque une déception terrible « Décidément, ma rupture avec la philosophie s'aggrave. Et puis quelle idée de lire les lettres d'un Professeur! » (C, 89). Il y a un véritable enchaînement de considérations sur la nature des lettres qu'il aime lire: « Je n'aime pas les lettres où il est question d'idées, mais d'ennuis. C'est pourquoi je lis celle de Cicéron, relire serait le mot exact, car je les connaissais déjà. Que cet homme est vivant, et comme il dévoile ses défauts, malgré le souci qu'il a de laisser à la postérité l'image d'un caractère sans failles. Mais on ne voit qu'elles, et c'est pour cela que cet avocat a survécu. » (C, 715) Les lettres « spirituelles, où il n'est question que de l'âme » sont emmerdantes et Cioran leur préfère celles où l'on parle plutôt des « tracas quotidiens » (C, 716-717). Il semble apprécier les lettres où s'affirme la vraie nature de l'individu en question, même avec ses tares les plus réprimables: « Lu quelques lettres de Proust où il sollicite des décorations. Autrefois, ce genre de faiblesse m'aurait écoeuré, maintenant, mon intérêt pour l'auteur s'en accroît. C'est que ces faiblesses sont le fait d'un être vivant, concret, et non d'un masque ou d'un symbole. Et puis, dans le cas de Proust, ces démarches n'ont rien d'anormal, il ne prônait pas le détachement. » (C, 806) Les soucis financiers et les ennuis de santé, les « seuls sujets 'brûlants' », lui attirent l'attention dans la correspondance de Dostoïevski et de Baudelaire: « Le reste compte à peine », conclut Cioran (C, 933). Ce souci d'authenticité s'avère fondamental non seulement dans son rapport aux lettres mais aussi à l'écriture en général. Cioran se rend compte de la difficulté de poursuivre cette authenticité et reconnaît perdre le plus souvent son temps à écrire des lettres « assez conventionnelles » afin de ne pas blesser quelqu'un: « Être vrai, c'est blesser et se blesser. Je peux bien me faire du mal à moi, et je m'y emploie de mon mieux, mais je n'aime pas viser autrui, du moins pas directement. » (C, 815)

Nous constatons un important penchant de Cioran pour la lecture des lettres qui correspondraient à son état d'âme : par exemple, dans une lettre à son ami

Arșavir Acterian, Cioran commente sur le fait que la lettre reçue de son ami, « d'un désespoir tellement profond », traduisait si bien son état habituel, qu'il aurait pu l'écrire soi-même » (lettre no. 431 du 27 mars 1971, *L*, 201). Cette identification à l'écriture de l'autre semble être une caractéristique du lecteur Cioran, qui « accusait » Shakespeare de « plagiat », dans l'un de ses *Entretiens*. Son tempérament lui dicte le choix des livres à lire: « Quel livre prendre à la bibliothèque? J'ai hésité longtemps et puis, comme j'avais envie de lire quelqu'un de pitoyable, plein de misères comparables aux miennes, j'ai emporté la *Correspondance* de Baudelaire. » (*C*, 928) On peut trouver dans cette déclaration une caractéristique de sa façon de lire un texte : le lecteur Cioran désire rejoindre l'état d'âme de l'auteur et retrouver en quelque sorte la même ambiance créatrice. Il semble vouloir vivre dans la parenté immédiate des livres et de l'atmosphère qui s'en dégage. C'est la raison pour laquelle il trouve que les lettres de Kafka (*C*, 940), de Luther (*C*, 941) sont « bouleversantes ». Le moi dérangé, le moi mis à mal, le moi souffrant, authentique, vrai, l'attire aussi dans la lecture qu'il fait des lettres de Simone Weil au père Perrin: « j'ai rarement lu quelque chose d'aussi fort en fait d'exigence absolue envers soi-même. Le respect de la Vérité y atteint au tragique. » (*C*, 215)

La correspondance des écrivains est souvent le lieu où l'auteur retrouve ses thèmes favoris, comme c'est le cas des lettres de Keats: en 1966, Cioran notait dans ses *Cahiers*: « Je me sens dans un état tel que, si j'avais la tête sous l'eau, je ne sais si je donnerais le coup de pied pour remonter. » (Keats dans une lettre du 1 juin 1818 à Benjamin Bailey.) Si les lettres de Keats sont si belles, peut-être les plus belles de la littérature anglaise, c'est qu'elles sont toutes marquées par la proximité de la mort. » (*C*, 419)<sup>7</sup> Cioran veut expliquer ses considérations ; en lisant ces fragments d'une intensité tellement forte, il croit pouvoir rencontrer la même tourmente intérieure que la sienne. Si le penseur apprécie les lettres de Keats, c'est à cause du sentiment de proximité avec la mort. En même temps, la description de l'état physique de la souffrance et de la détresse du poète contribue elle aussi à stimuler l'esprit de Cioran. Sa conception de la littérature inclut évidemment les genres épistolaires et le plaisir de lecture se lie au plaisir de la signification d'un passage qui retient son attention, qui le fait désirer sa présence dans son propre espace, comme on l'a vu dans le fragment mentionné ci-dessus. La citation choisie par Cioran est une sorte de « production de lieu » dans le sens où l'entend Louis Marin dans son ouvrage qui porte sur l'écriture de soi: « qu'est-ce que citer sinon produire un lieu? - 'lieux d'énonciation', c'est-à-dire où la virtualité énonciative s'énonce en produisant, en énonçant, une figure en forme de moi du sujet qui s'énonce: ce réseau de lieux d'énonciation ou cette topique énonciative construit, 'schématise', (...), le

portrait du sujet en moi. »<sup>8</sup> Dans un autre fragment sur Keats, on peut trouver une autre valeur de ses lettres : elles accueillent en effet les choses les plus profondes sur la poésie. Il nous semble que Cioran ne perd jamais son intérêt pour le domaine poétique et cherche toujours des exemples, des détails. Ses commentaires insistent sur la lucidité de l'auteur et c'est en vertu de celle-ci qu'il le considère comme meilleur que tous ses contemporains anglais (Coleridge) ou allemands (Schlegel et Novalis): « Le poète qui a dit les choses les plus profondes sur la poésie est Keats, dans ses lettres. Infiniment plus lucide que n'importe lequel de ses contemporains. Coleridge inclus, ou même les romantiques allemands, Schlegel et Novalis y compris » (*C*, 420).

La même année, cette fois dans le *Cahier de Talamanca* (2000), Cioran réfléchit de nouveau à Keats et cette pensée est engendrée par son état physique qu'il essaie de relier à celui décrit par le poète anglais dans une de ses lettres adressées à sa fiancée: « 10 august. Gripat. [...] Toată după-amiaza m-am gândit la Keats, și la Roma. Zadarnic schimb peisajul, nu pot să-mi schimb destinul. [...] Să sufăr în liniște<sup>9</sup> – un secret pe care zadarnic aspir să-l posed și fără de care temperamentele ca al meu sunt hărăzite Infernului »<sup>10</sup>. Le poète romantique anglais le fascine par cette écriture de soi qui accompagne chaque poème, par l'expérience de l'être qui se dévoile à chaque lecture. Si l'écriture est pour Keats l'affirmation de son identité de poète, même « ses lettres privées en portent la trace parce qu'elles participent au littéraire ».<sup>11</sup> L'écrivain qui se définissait dans les *Cahiers* comme « un romantique attardé, sauvé par le cynisme » (*C*, 318) apprécie ces œuvres qui expriment le rapport intrinsèque entre la vie et la production littéraire, l'œuvre naissant de « la constatation de la souffrance humaine, de l'incertitude d'une vie où l'on ne peut se fier à rien, où le fait d'être heureux ne saurait être durable, où les mots, si importants pour le poète, ne sont d'aucun secours »<sup>12</sup>. Il se définit même dans la lignée des romantiques, au moins pour ce qui est de sa sensibilité et de sa passion pour l'exploration des territoires du moi : « Tout bien pesé, ma sensibilité s'apparente à celle des romantiques, je veux dire qu'étant incapable de croire en des valeurs absolues, je prends mes humeurs pour des mondes, je les considère comme des substituts de la réalité dernière » (*C*, 102).

Dans l'espace privé des *Cahiers* Cioran consigne ses rituels en matière de lecture du courrier. Il aime répondre aux lettres: « J'ai la fâcheuse habitude de répondre aux lettres. Cela m'a livré un tas de raseurs. Il est vrai d'un autre côté que celui qui ne répond pas à mes lettres est foutu pour moi. Je n'ai aucune confiance en lui et je ne lui pardonne pas sa goujaterie ou sa négligence » (*C*, 681); d'où son inquiétude manifeste lors du manque d'un accusé de réception de ses lettres. Parfois la lecture des lettres est pénible à cause de la

qualité de la traduction: par exemple, Cioran avoue être incapable de lire les lettres de Broch, non seulement puisqu'elles sont « peu intéressantes » mais aussi parce qu'elles sont « mal traduites »: « Le traducteur ne fait aucune transposition, ne recherche aucune équivalence, c'est de l'allemand en français. » (C, 665). Pareil pour une lettre de Pessoa, traduite en français: « Dans une traduction d'une lettre de Pessoa, le traducteur emploie l'expression 'crise psychique' – il aurait fallu: 'crise morale', car il ne s'agissait pas d'un découragement quelconque mais d'une révision de son attitude envers ses semblables. Chez Pessoa, c'est presque la crise de Tolstoï. Une crise d'ordre moral donc. » (C, 665). Tous ces exemples montrent le fait que Cioran n'est jamais un lecteur innocent, il voit décidément dans les lettres de véritables documents littéraires, qu'il soumet à toutes sortes d'interrogations.

Une large partie des lettres concerne inexorablement la question du moi, ce qui d'ailleurs semble correspondre au credo de l'écrivain: « La seule manière de rejoindre autrui en profondeur, c'est de s'occuper de soi et uniquement de soi, de ce qu'il y a de plus profond en soi. » (C, 285) Tout devient utile dans ce sondage de soi, dans ce dialogue du moi avec les autres et avec cet autre du moi qui se révèle constamment. Les lettres sont les témoins d'une existence, d'un parcours, d'une ligne de vie et en même temps, elles peuvent causer des ennuis. On sait bien que la correspondance de Cioran avec Noica a valu à ce dernier une condamnation de vingt-cinq ans de prison. C'est toujours dans ses lettres que Cioran avoue ses « şavir Acterian dans laquelle l'auteur communique sa décision de ne plus écrire: « Enfin, la sagesse... » (lettre no. 447 du 23 février 1990, L, 232). L'écriture créatrice est remplacée par l'écriture constante des lettres, une sorte de succédané incessant: « J'écris des lettres. C'est à peu près ma seule activité. Si du moins elles valaient quelque chose, mais elles sont remplies d'excuses, d'échappatoires, de demandes et de plaintes, des lettres d'un pauvre type. Et quand je pense au mal qu'elles me donnent. J'écris des futilités qui m'épuisent. Je n'ai pas la patience de me ruer sur une pensée et ensuite de m'y fixer. Elle m'ennuie aussitôt, et si j'y reviens, c'est un obsédé, non en esprit qui médite. (Je suis un obsédé, je ne suis pas un penseur. Je ne médite que sur mes obsessions.) » (C, 816)

L'écriture des lettres s'avère être un travail difficile, comparable au travail d'écriture d'un texte littéraire. Les *Cahiers* abondent en réflexions que Cioran fait sur la pratique épistolaire, sur la similarité des gestes et des conditions régissant la rédaction d'une lettre et d'un fragment d'oeuvre. La lettre nécessite une communication parfaite qui suppose une mise dans un état propice: « Chaque fois, avant d'écrire une lettre, petite crise de neurasthénie. Il m'est si difficile d'entrer en contact avec celui auquel je m'adresse! Je ne me trouve jamais au niveau qu'il faut pour communiquer

avec lui. D'où l'effort, soit pour m'élever, soit pour m'abaisser, suivant la qualité du 'correspondant' » (C, 392) Le moment épiphanique, tellement prôné par les écrivains, devient une condition sine qua non dans la rédaction d'une lettre; Cioran se réfère ainsi à l'état de grâce, au génie ou à l'inspiration comme on peut lire dans les fragments suivants: « Même une lettre, pour l'écrire convenablement, demande qu'on soit en état de grâce. » (C, 583); « Écrire une lettre de condoléances qui ne soit ni bête ni fausse, il y faut du génie. » (C, 683); « Écrire une lettre demande un minimum d'inspiration. C'est pour cela qu'il est si difficile de s'adresser à quelqu'un quand on est *en proie* au détachement. » (C, 932) Il fournit aussi la recette « idéale » pour écrire une « bonne lettre »: elle s'écrit « sous le coup de l'indignation, de l'admiration, ou de la haine. Il n'y a pas de lettres *neutres*. Où s'il y en a, elles ne comptent pas, comme tout ce qui porte la marque d'une usure affective. Quand on ne peut plus être gai ou triste, il faut cesser d'écrire, de correspondre surtout. » (C, 898)

Cioran se regarde également en train d'écrire des lettres, le *faber sapiens* traduisant en mots les sensations et les difficultés qui accompagnent ce geste d'écriture: « 1er juin Ai commencé à écrire une lettre et me suis arrêté après la première phrase. Je me suis trouvé tout à coup dans l'impossibilité d'y ajouter quoi que ce soit. L'horreur de l'accessoire me paralyse. Or l'accessoire est l'essence de la communication (et donc de la pensée). Il est la chair et le sang de la parole et de l'écriture. Vouloir y renoncer – autant imaginer l'amour avec un squelette. Mais il ne s'agit pas de volonté mais d'un état de fait, d'une *horreur* précisément. » (C, 949)

L'écrivain marque dans ses *Cahiers* le sujet des lettres envoyées à ses amis: la lettre dépasse son statut de document de vie et devient un possible document de travail. La lettre ou une partie de la lettre est résumée et le sujet est ainsi continué dans l'espace des *Cahiers*: « Je viens d'écrire à mon frère que tout ce qui me reste est de me faufiler entre des infirmités anciennes et des infirmités récentes, trouver en somme un *modus vivendi* avec la mort. » (C, 831). Dans la lettre envoyée le 3 septembre 1970 on lit seulement: « Mon état de santé n'est ni bon ni mauvais. J'essaie de me faufiler à travers mes vieilles et mes récentes infirmités » (lettre no. 146 du 3 septembre 1970, L, 84-85). La lettre, transposée au niveau des *Cahiers*, devient de cette façon l'amorce d'une nouvelle écriture. En tant qu'écrivain qui remaniait jusqu'à la perfection ses textes, le même souci de qualité est évident dans l'écriture de ses lettres; il se pose le problème de leur qualité et se reproche le fait d'écrire des « lettres d'un pauvre type » (C, 816).

Les lettres ne sont pourtant pas l'unique objet de lecture, elles se donnent à être reproduites partiellement dans l'espace des *Cahiers*. Cioran consigne ainsi de nombreux fragments, il en extrait des

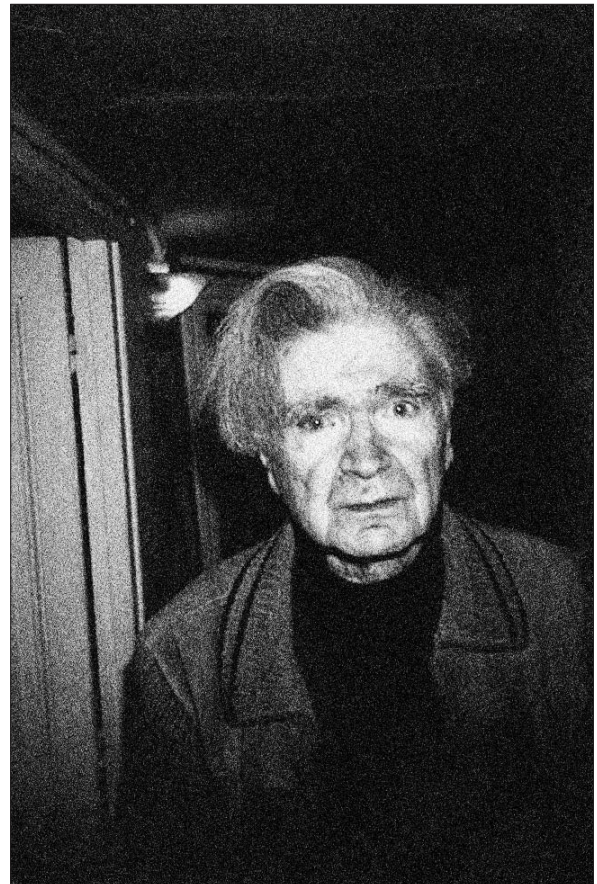
citations comme c'est le cas suivant « Je suis un lâche, je ne puis supporter la souffrance d'être heureux.' (Keats) à Fanny Brawne » (C, 177). Il y a également des cas où Cioran semble entamer un dialogue virtuel avec l'auteur de la lettre: « Voltaire, dans une lettre du 3 août 1775, parle du 'fracas de Paris'. Que dirait-il aujourd'hui? » (C, 241) Ces citations sont souvent directement « intégrées » dans des projets d'écriture de l'auteur et voyagent non seulement d'un destinataire à l'autre, mais d'un espace d'écriture conventionnel à un possible espace de création; le voyage des lettres peut se lire dans le sens où certains fragments peuvent engendrer un véritable processus créateur. C'est d'ailleurs ce qui prouve une évidente disponibilité créatrice de Cioran qui semble tout employer dans un but scripturaire afin de réussir une possible découverte de soi-même par le biais de la l'acte d'écriture. Lisons dans ce sens le fragment suivant: « Emily Dickinson : 'I felt a funeral in my brain', je pourrais ajouter comme Mlle de Lespinasse 'de tous les instants de ma vie'. Funérailles perpétuelles de l'esprit. » (C, 13) « Je sentis des funérailles dans mon cerveau » représente le premier vers du poème 280, des 1775 qui ont été retrouvés à la mort d'Emily Dickinson tandis que « de tous les instants de ma vie » constitue l'épigraphe de la lettre XXV, écrite en 1774 par Mademoiselle de Lespinasse « De tous les instants de ma vie, 1774 Mon ami, je souffre, je vous aime et je vous attends »<sup>13</sup>. Le parcours de ce fragment de lettre continue jusqu'à la page 331 des mêmes *Cahiers*, Cioran note « 15 janvier – Si je ne me retenais pas, j'aurais, je crois, une crise de larmes *sans sujet*. C'est-à-dire sans sujet *apparent*, car elles émaneraient, ces larmes, pour parler comme Mlle de Lespinasse, *de tous les instants de ma vie*. » (C, 331) Si dans le premier fragment, c'est plutôt la citation du poème de Dickinson qui l'emporte sur la citation de la lettre de Mlle de Lespinasse, Cioran mélangeant les deux textes dans la formule « funérailles perpétuelles de l'esprit », dans le deuxième fragment cité nous observons que le texte de la lettre conserve toute son intégralité, restant une formule en soi.

Nous pouvons constater que l'épistolarité nourrit la création et dévoile la pensée profonde de Cioran et sa façon de travailler. La lettre est non seulement un échange entre deux personnes, mais elle suppose un changement constant de sa fonction dans le cadre du texte littéraire. Mireille Bossis affirme dans son article « La place nécessaire de l'épistolaire dans les écrits du for privé »<sup>14</sup> que l'essence de la lettre est « dialogique ». Nous pouvons interpréter cet énoncé aussi dans le sens où la lettre convoque d'autres écritures et instaure un dialogue entre divers correspondants et entre divers espaces d'écriture. Comme on a pu observer, plusieurs fois, une lettre, ou un fragment de lettre sont recopiés et retravaillés dans les *Cahiers* : « des phrases, des paragraphes entiers se retrouvent, identiques d'un genre à l'autre qui attestent d'un effet d'écho voulu par

l'écrivain »<sup>15</sup>. On note alors « l'évidente *perméabilité* d'un type d'écriture par l'autre »<sup>16</sup> et on peut y déceler de véritables « lignes de vie » et observer les traces de l'écriture à venir.

Dans la construction de ses écrits, Cioran emploie, outre les fragments des œuvres lues, des bribes de conversations, des propos de gens divers rencontrés dans la rue. Il part toujours de « quelque chose, d'une conversation, d'une lettre reçue. »<sup>17</sup> Dans chaque morceau d'écriture il y aura une quantité indispensable de vie puisque, comme le souligne Gilles Deleuze : « Écrire est une affaire de devenir, toujours inachevé, toujours en train de se faire, et qui déborde toute matière vivable ou vécue. C'est un processus, c'est-à-dire un passage de Vie qui traverse le vivable et le vécu »<sup>18</sup>. Il n'y a pas seulement des morceaux des lettres qui entrent dans la matrice de création, mais aussi des fragments des *Cahiers* qui sont repris, sous une forme plus ou moins fidèle à leur état d'origine, dans les lettres. Ainsi la conclusion qui suit une série de notations sur son état physique après une insolation « Toute la nuit je me suis répété: *Le soleil est l'ennemi de l'homme*. Et je disais vrai » (C, 240) sera reprise dans une lettre que Cioran envoie à son frère le 31 mars 1980: « Le soleil est un grand ennemi du cerveau... » (lettre no. 382, L, 178)

Le moi est constamment emporté dans les réflexions de Cioran et il revient toujours dans cette



équation puisque, dans l'épistolaire, « la rencontre de l'autre passe par une rencontre de soi. »<sup>19</sup> La nostalgie intervient lorsqu'il apprend le sort d'une partie de ses lettres: « Jeune, j'aimais écrire des lettres. Elles le sont presque toutes perdues. Sorana, qui en possédait quarante, les a jetées au feu, par frousse, pendant l'époque stalinienne. Tout le monde a dû en faire autant. Je ne saurai donc jamais quelle fut ma vraie figure, il y a quarante ans! Je le regrette malgré tout, car il m'arrive parfois de penser que je ne suis qu'un reflet insignifiant, voire la caricature de celui que j'étais en ces lointaines années de fièvres et de folie. Car j'étais fou, et je savais énormément de choses... » (C, 839) Ce fragment est important puisque Cioran semble assigner aux lettres un pouvoir de construction, voire de restitution de son portrait de jeunesse. L'écrivain qui avait comme règle d'or de « laisser une image incomplète de soi » prend quand même en compte l'idée de se reconstruire une image d'ensemble, même pour un bref instant. Le fragmentaire, tellement pratiqué dans son écriture, se voit tenter par un souci de « totalité », au moins au niveau biographique. Le fragment cité ci-dessus continue un petit texte des *Cahiers*, rédigé le 20 septembre 1970, après la réception d'une lettre de Ștefan Incu; son correspondant lui apprenait la nouvelle que « son frère, Petre, décédé récemment [...] quelques mois avant de mourir, rassemblait des lettres de [s]a jeunesse écrites à son autre frère, Bucur, pour écrire quelque chose sur [s]es 'début'. » (C, 839)

L'écrivain dépasse le genre du récit biographique, puisque ces fragments changeront de signification. « Si la porosité des parois entre l'univers vécu et l'univers écrit fait la spécificité et la difficulté du texte épistolaire, la lettre semble un lieu privilégié de réflexion sur l'invention »<sup>20</sup>. Prenons un autre exemple qui porte sur une citation au sujet de Coleridge, que Cioran reprend d'un fragment de lettre que Wordsworth avait envoyée à son ami Rickman, et dans laquelle il précisait à l'égard de Coleridge : « Wordsworth sur Coleridge : 'Eternal activity without action' – Ce mot m'a frappé pour mille raisons. » (C, 131)<sup>21</sup>. Le matériau est repris aussi dans *De l'inconvénient d'être né*, où le commentaire s'atténue, la citation change d'indices typographiques : au lieu des guillemets, le matériau est mis en italiques ; il change aussi de place et semble avoir en effet le rôle d'une confirmation : « Tout ce qui se fait me semble pernicieux et, dans le meilleur des cas, inutile. À la rigueur, je peux m'agiter mais je ne peux agir. Je comprends bien, trop bien, le mot de Wordsworth sur Coleridge : *Eternal activity without action* » (CE, 1298). L'expression citée serait applicable à l'existence même de Cioran comme c'est le cas du deuxième exemple : « J'aime le mot de Yeats sur Wilde : « ... à cause de tout le sang à demi civilisé qui coulait dans ses veines, il ne pouvait endurer le labeur sédentaire de l'art créateur... » » (C, 473)<sup>22</sup>. La

citation débute par une phrase qui montre l'appréciation de Cioran : « j'aime ce mot » ; elle se réfère à une caractéristique renvoyant au tempérament de Wilde qui ne trouvait pas repos lors de la création : on peut dire que Cioran se reconnaît soi-même dans les propos de Yeats et que les mots qui indiquent un certain côté sauvage lui attirent l'attention ; l'antinomie entre « le labeur sédentaire » et le sang à demi civilisé met en évidence cette incompatibilité structurelle entre le créateur et le processus de fabrication de l'œuvre: « Il s'agit sans doute moins d'une fusion ou d'une confusion, d'une oscillation d'un registre à l'autre que du passage, par la médiation épistolaire et l'invention de son expression, du biographème au biogramme et du biogramme au fictionnel qui greffe l'imaginaire sur le vécu »<sup>23</sup>.

En guise de conclusion, nous considérons que la lettre, telle qu'elle est pratiquée par Cioran (en tant qu'objet/but d'écriture et parfois comme genre à part<sup>24</sup>), comme « lieu intermédiaire » et « creuset d'une métamorphose »<sup>25</sup>, s'alimentant des tensions qu'elle engendre dans cet aller-retour entre spontanéité et contrôle, entre le vécu et l'œuvre, constitue à la fois un moyen de mise en scène d'une « », dans une « subtile alchimie du verbe, où entrent en fusion et en réaction réciproque le moi, le monde et les mots »<sup>26</sup>.

#### Note :

1. Jacques Derrida, « Envois », *La Carte postale de Socrate à Freud et au-delà*, Paris, Aubier, Flammarion, « La philosophie en effet », 1980, p. 54.
2. Les citations de l'œuvre de Cioran renvoient aux deux volumes publiés chez Gallimard: *Oeuvres (OE)*, « Quarto », 1995 et *Cahiers (C)*, 1997.
3. Les citations et l'indication des sources des lettres de Cioran renvoient au volume de correspondance *Scrisori către cei de acasă (L)*, București, Editura Humanitas, 1995.
4. Les versions originales en français correspondent aux documents de l'archive privée de Madame Eleonora Cioran, numérisés par la Bibliothèque Municipale Astra et contenus dans le CD-ROM - Emil Cioran : *Correspondența*, Sibiu, Biblioteca Astra, 2007.
5. Mot sanscrit désignant un ascète qui a totalement renoncé au monde (selon la note des *Cahiers*, p. 409).
6. Martine Reid « intime et destinataire », dans Mireille Bossis (éd.), *L'épistolarité à travers les siècles*, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 1990, p. 25.
7. « I am in that temper that if I were under water I would scarcely kick to come up to the top », John Keats, Lettre adressée à Benjamin Bailey, 21 à 25 mai 1818, *The Letters of John Keats*, ed. by Maurice Buxton Forman, 4<sup>e</sup> édition with revisions and additional letters, London, Oxford University Press, 1952, p. 14. Observons toutefois que Cioran s'est trompé de date dans la notation qu'il fait dans les *Cahiers*.
8. Louis Marin, *L'Écriture de soi, Ignace de Loyola, Montaigne*,



Stendhal, *Roland Barthes*, recueil établi par Pierre-Antoine Fabre avec la collaboration de Daniel Arasse, Alain Cantillon, Giovanni Carer, Danièle Cohn et Françoise Marin, Paris, PUF, 1999, p. 17-18.

9. Le syntagme renvoie également à une partie du monologue que Hamlet profère lorsqu'il apprend la nouvelle concernant le mariage incestueux de sa mère avec le meurtrier de son père : « With such dexterity to incestuous sheets. It is not nor it cannot come to good ; But break, my heart, for I must hold my tongue! » (*Hamlet*, acte I, scène 2).

10. Cioran, *Cahier de Talamanca*, Paris, Gallimard, 2000, *Caietul de la Talamanca, Ibiza 31 iulie - 25 august 1966*, București, Editura Humanitas, 2000, p. 28-29.

11. Sylvie Crinquand, *Lettres et poèmes de John Keats portrait de l'artiste*, Toulouse, Éditions Universitaires de Dijon, Presses Universitaires du Mirail, coll. Interlangues, littérature, 2000, p. 54.

12. *Ibid.*, p. 195.

13. *Lettres de Mademoiselle de Lespinasse* (1847), Elibron Classics, Adamant Media Corporation, 2006, vol. 1, p. 293.

14. Mireille Bossis, « La place nécessaire de l'épistolaire dans les écrits du for privé », in Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu (sous la dir. de), *Au plus près du secret des coeurs ? Nouvelles lectures historiques des écrits du for privé*, Paris, PU Sorbonne, 2005, p. 74.

15. Martine Reid, *art. cit.*, p. 25.

16. *Ibid.*

17. Cioran, *Entretiens*, Paris, Gallimard, NRF Arcades, 1995, p. 137.

18. Gilles Deleuze, *Critique et clinique*, Paris, Minuit, 1983, p. 11.

19. Anna Jaubert, *La Lecture pragmatique*, Paris, Hachette Supérieur, 1990, p. 17.

20. Bernard Beugnot, « De l'invention épistolaire: à la manière de soi », in Mireille Bossis (éd.), *L'Épistolarité à travers les siècles – Geste de communication et/ou d'écriture*, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 1990, p. 37.

21. « "You are in great measure right about Coleridge," writes the former to his friend Rickman, "he is worse in body than you seem to believe; but the main cause lies in his own management of himself, or rather want of management. His mind is in a perpetual St. Vitus's dance – eternal activity without action. At times he feels mortified that he should have done so little, but this feeling never produces any exertion », H.D. Traill, *English Men of Letters: Coleridge* (1884), Chapter VI « Stay at Malta », Kessinger Publishing, 2004, p. 69.

22. La citation correspond à l'original: « I think too, that because of all that half-civilized blood in his veins, he could not endure the sedentary toil of creative art and so remained a man of action, exaggerating, for the sake of immediate effect, every trick learned from his masters, turning their easel painting into painted scenes. », William Butler Yeats, *Four Years 1887-1891* (1921), Kessinger Publishing, 2004, p. 14.

23. Bernard Beugnot, *art. cit.*, p. 34.

24. Voir dans ce sens les chapitres des divers livres portant dans le titre (et partiellement dans la forme) la mention « lettre »: « Lettre sur quelques impasses », dans la *Tentation d'exister* (1956), « Sur deux types de société - Lettre à un ami lointain » qui ouvre *Histoire et utopie* (1960) – la lettre datant

de 1957; les lettres qui figurent dans *Exercices d'admiration* (1986): « Borges – Lettre à Fernando Savater » – la lettre date du 10 décembre 1976; « Weininger – Lettre à Jacques Le Rider » - la lettre date du 16 décembre 1982, « Guido Ceronetti » - Lettre à l'éditeur, la lettre date du 7 mars 1983, « La Lettre d'un solitaire » dans *Solitude et destin*, Paris, Gallimard, 2004, trad. Alain Paruit.

25. Bernard Beugnot, *art. cit.*, p. 34.

26. Michel Collot, *La Matière-émotion*, Paris, PUF, coll. « Écriture », 1997, p. 6.

## Bibliography:

Biblioteca Județeană ASTRA, *Emil Cioran: Corespondența (Correspondence)* [CD-ROM] / Fotografii din colecția particulară a doamnei Eleonora Cioran, Sibiu, Biblioteca Astra, 2007.

Cioran, *Œuvres (Works)*, Paris, Gallimard, «Quarto», 1995.

Idem, *Scrisori către cei de acasă (Letters to those from home)*, București, Editura Humanitas, 1995.

Idem, *Entretiens (Interviews)*, Paris, Gallimard, NRF Arcades, 1995.

Idem, *Cahiers 1957-1972 (Notebooks)*, Paris, Gallimard, 1997.

Idem, *Cahier de Talamanca (The Talamanca Notebook)*, Paris, Gallimard, 2000, *Caietul de la Talamanca, Ibiza 31 iulie - 25 august 1966*, București, Editura Humanitas, 2000, traduction de Emanoil Marcu.

Idem, « *Manie épistolaire* » («*The Epistolary Mania*»), *La Nouvelle revue française*, no. 489, 1993.

Mireille Bossis (éd.), *L'Épistolarité à travers les siècles – Geste de communication et/ou d'écriture (The Epistolary across the centuries – gesture of communication and/or of writing)*, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 1990.

Michel Collot, *La Matière-émotion (The Matter-emotion)*, Paris, PUF, coll. « Écriture », 1997.

Gilles Deleuze, *Critique et clinique (Critique and Clinic)*, Paris, Minuit, 1983.

Jacques Derrida, « *Envois* », *La Carte postale de Socrate à Freud et au-delà (The Postcard from Socrates to Freud and beyond)*, Paris, Aubier, Flammarion, « La philosophie en effet », 1980.

Anna Jaubert, *La Lecture pragmatique (The Pragmatic Reading)*, Paris, Hachette Supérieur, 1990,

Louis Marin, *L'Écriture de soi, Ignace de Loyola, Montaigne, Stendhal, Roland Barthes (Writing of the Self, Ignace de Loyola, Montaigne, Stendhal, Roland Barthes)*, recueil établi par Pierre-Antoine Fabre avec la collaboration de Daniel Arasse, Alain Cantillon, Giovanni Carer, Danièle Cohn et Françoise Marin, Paris, PUF, 1999.